



G. Montaut, D'Oran

LES MODES PARISIENNES.

Capote et Coiffure de M^{me} Bidault, rue de Choiseul, 3^{bis} — Robes de M^{me} Dugues, rue de Louvois, 6 —
Vase de Laboche Boiv, Palais Royal, à l'escalier de cristal — Gants Mayev, Rue de la Paix, 26.

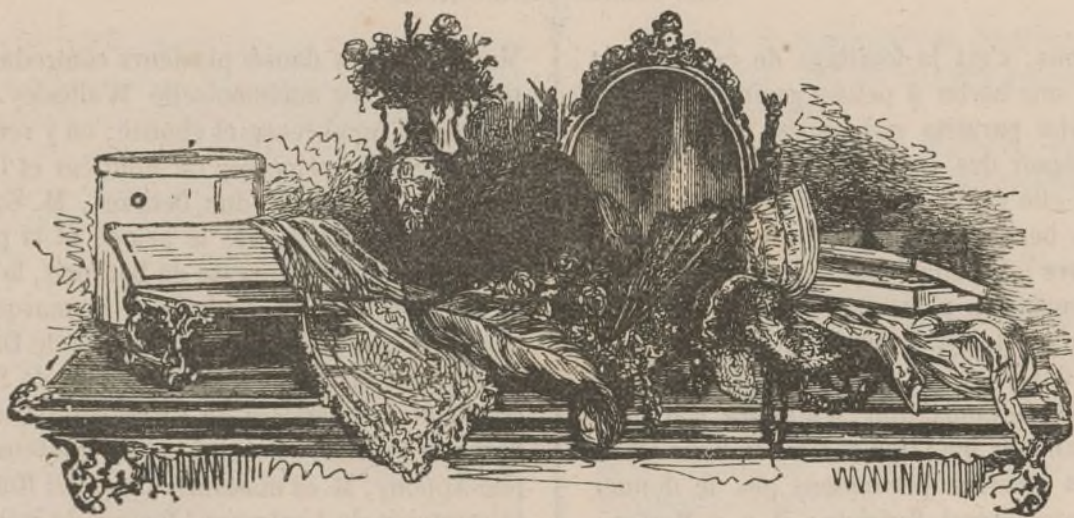
Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse



LES MODES PARISIENNES.

Capote et Coiffure de M^{me} Bidault, rue de Châteaufort, 3^{de} — Notes de M^{me} Duguet, rue de Louvois, 5.
Vase de Laboche Boim, Palais Royal, à l'escalier de cristal — Gants Mayeux, Rue de la Paix, 35.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse



LES MODES PARISIENNES.

Malgré l'avis répété prévenant que l'*Album de Tapisseries en couleurs* ne sera prêt que dans le mois de mars, plusieurs abonnés réclament l'envoi immédiat de leur prime. Ces souscripteurs désirent-ils recevoir l'*Album d'Ouvrages de dames au lieu des Dessins de Tapisseries*? Nous pourrions dans ce cas les servir à l'instant même, mais il faut qu'ils aient la bonté de s'expliquer clairement.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MAGASINS CHAMBELLAN. — LE PRIX D'UNE CONSULTATION (4^{re} partie), par S. HENRI BERTHOUD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



ENCORE une semaine qui a été plus que jamais toute de bals! On danse avec fureur, et, pour dire comme les Italiens, avec la *furia francese*. On dansera encore plus la semaine prochaine; mais enfin, le carême arrivant, il faudra bien se reposer un peu. C'est alors qu'il nous fau-

dra songer aux costumes du printemps; car la mode ne se repose pas. Les toilettes de bal sont mortes, voici les toilettes printanières, et ainsi de suite. Mais, pour le moment, les rois de la mode sont les fleuristes: en aucun temps, les fleurs en guirlandes, bouquets de jupe, de corsage et de main, n'ont eu plus de vogue. Les diamants montés en fleurs se portent plus adaptés à des guirlandes de feuillage vert qu'en épingles dans la coiffure, et ce qu'on peut mettre de diamants dans une couronne est prodigieux!

Ils se montent de manière à servir indistinctement en épingles de corsage ou de coiffure; car, près de la fleur, est une brisure qui permet de la tourner en tout sens. A ces fleurs s'adaptent aussi à volonté des aiguillettes en diamants, faites d'une suite de pierres diminuant de grosseur par le bas et affectant dans leur ensemble la forme dont elles portent le nom. Je dois à ce sujet vous confier un secret; c'est que la mobilité extrême de ces aiguillettes est telle, que l'œil le plus exercé ne peut distinguer les vrais diamants des faux, et que beaucoup de femmes mêlent des aiguillettes en diamants faux avec quelques-unes en diamants véritables. Ce sont là de petites ruses, de petits mensonges qui ne font de mal à personne: ils ajoutent un plus grand éclat à la parure; voilà tout. Nous sommes obligée de mentionner tout ce qui se fait de *par la mode*; mais notre conscience est en parfait repos, car signaler n'est pas conseiller....

Le plus grand nombre des guirlandes ont leurs fleurs en touffes de chaque côté de la tête; un feuillage mince traverse devant.

Une création charmante de Constantin et qui

fait *fanatisme*, c'est le feuillage de cresson, et puis encore une herbe à petites graines tremblotantes, herbe parasite qui pousse partout, au grand désespoir des jardiniers; aussi l'idée du fleuriste a-t-elle été on ne peut plus heureuse, de mêler cette herbe aux fleurs et aux feuillages : c'est la nature prise sur le fait. Sur le feuillage de cresson, Constantin place des petits coquillages nacrés comme il s'en trouve en réalité sur le cresson. La flexibilité est une des qualités les plus remarquables de Constantin : ses fleurs, son feuillage tremblent sur leur tige comme la fleur naturelle. Certes nous ne prétendons pas le donner comme le seul grand fleuriste; il y a Batton, Nattier, et plusieurs autres encore, qui ont acquis une réputation justement méritée; mais Constantin aura fait école comme ayant le plus cherché et le mieux réussi à reproduire la fleur dans une imitation parfaite de la nature.

La Chaussée-d'Antin a eu plusieurs très-beaux bals. Dans ce nombre, nous devons placer celui de M. Odier, banquier, donné le samedi 14 février.

Les toilettes étaient fort riches.

Madame Odier portait une robe en moire jaune garnie de trois volants de dentelle d'Angleterre, dont le corsage à draperie était orné de nœuds de ruban jaune; elle avait une coiffure vénitienne.

Madame de Saint-Pol avait une très-jolie robe de satin rose très-décolletée; elle était coiffée avec deux marabouts posés de chaque côté très en arrière; des diamants étaient semés dans ses nattes.

Les trois demoiselles Boccard portaient des robes de tarlatane blanche ornées de trois volants de dentelle sur des dessous de taffetas; elles étaient coiffées de guirlandes de roses blanches.

Madame Édouard Odier avait une robe de satin blanc ornée de nœuds de ruban de chaque côté de la jupe, et une coiffure, dite vénitienne, en velours noir garni de franges d'argent de chaque côté et tombant très-bas.

Il y avait à ce bal beaucoup de robes en damas rose à fleurs blanches; une autre gris-perle à fleurs d'oranger; les corsages toujours à pointe très-prononcée; les manches assez courtes; beaucoup de volants de dentelle; des diamants dans les couronnes de feuillage; des marabouts pour coiffure ou sur des coiffures en velours noir.

On remarquait aussi, comme partout, une grande profusion de fleurs naturelles dans les appartements.

Le lundi il y avait eu petit bal à l'ambassade d'Angleterre. Lady Cowley en a fait, comme toujours, les honneurs avec beaucoup de gracieuseté. Les salons et les serres étaient ornés de nombreux arbustes et fleurs. On a dansé dans deux salons. Le duc de Montpensier et le prince de Salerne assistaient à ce bal. Le duc de

Montpensier a dansé plusieurs contredanses : la première avec mademoiselle Wellesley. La société était nombreuse et choisie; on y remarquait le prince et la princesse de Montléar et leur fille, le duc de Rohan, le duc Decazes, M. Sauzet, le vicomte d'Haubersaert, le prince et la princesse de Tonnerre, la princesse de Béthune, le marquis et la marquise de Nadaillac, le marquis et la marquise de Jumilhac, la marquise de Dalmatie, la comtesse Duchâtel, la comtesse de Ségur, le comte et la comtesse de Chasseloup-Laubat, la baronne Duperré, le comte et la comtesse Rodolphe Appony, M. et madame Nathaniel Rothschild, la comtesse de Luxbourg (femme du ministre de Bavière) et ses filles, le comte de Rambuteau, le marquis et la marquise de Mesgrigny, la duchesse de Poix et sa fille mademoiselle de Noailles, le comte de Ségur, lady Dufferin, M. et madame de Magnoncourt, la comtesse d'Errol et sa fille lady Agnès Kay, sir Alexandre Duff et sa fille miss Duff, le marquis d'Huntley, le marquis d'Erford, lord Templetown, la comtesse de Sainte-Aulaire.

Les toilettes de ces dames étaient toutes d'une grande fraîcheur; nous en citerons quelques-unes :

Mademoiselle Wellesley : robe de tulle blanc à plusieurs jupes relevées par des camélias roses; des camélias roses dans les cheveux.

La comtesse Rodolphe Appony : robe de tulle à trois jupes, dentelle d'argent dans les cheveux et de très-beaux diamants.

Madame de Rothschild : robe de taffetas rose, garnie presque jusqu'à la ceinture de petits volants de crêpe rose découpés; sur la tête, des roses.

Madame Duchâtel : robe rose dont le corsage était orné d'émeraudes superbes.

Mademoiselle de Noailles : robe de tulle blanc, garnie de bouillonnés de tulle.

La princesse de Tonnerre : robe de tulle blanc, à trois jupes brodées en lacet de soie.

Une dame portait une robe de soie couverte du bas par des bouillonnés, deux hauts volants de points d'Angleterre formaient tunique; elle était coiffée avec des fleurs.

Madame de Magnoncourt avait une robe de crêpe soufre, et dans les cheveux des barbes de dentelle et des fleurs.

Lady Dufferin était en blanc; elle n'avait dans ses cheveux qu'un gros lis d'eau.

Mademoiselle de Luxbourg : robe de crêpe rose à deux jupes; la seconde garnie de malines; une mantille de malines, et des fleurs dans les cheveux.

Dimanche dernier, madame de Villeplaine a donné un très-beau bal dont l'orchestre était dirigé par Strauss; la maîtresse de la maison portait une robe de taffetas garnie de deux grands volants d'angleterre, et berthe pareille; elle était coiffée avec une guirlande de fleurs.

Madame de Resconi avait une robe de taffetas

bleu de ciel glacée blanc, garnie de deux grands volants d'angleterre surmontés chacun de quatre bouillonnés de tulle-illusion; berthe pareille retenue devant par des agrafes en diamants. Sa coiffure se composait d'un saule tombant très-bas avec couronne de diamants; elle portait un bracelet dans le haut du bras, à l'ancienne mode romaine.

Madame la comtesse de Valory : robe de taffetas rose, couverte de deux jupes de tulle relevées par des bouquets de chaque côté; coiffure en cheveux bouclés à l'anglaise tombant très-bas, avec nattes de cheveux formant diadème ornées de très-beaux diamants.

Madame Moitissier : robe de taffetas bleu de ciel, dans le genre de celle de madame Resconi; coiffée d'une guirlande de feuillage qui rappelait la coiffure de bacchante. La jeune et jolie comtesse de Gloze : robe de taffetas rose à trois grands plis bordés chacun d'un volant d'angleterre, relevé de côté par un bouquet de marguerites des champs blanches et dans ses beaux cheveux blonds une couronne des mêmes fleurs.

Madame de Cambacérès, resplendissante de diamants, portait une robe de velours noir avec berthe de dentelle noire, et un turban en velours cerise orné d'argent.

Madame de Venne avait une robe blanche de tarlatane ornée de deux grands volants pareils sur un dessous de taffetas blanc; berthe de dentelle; coiffée de deux bouquets blancs posés de côté et descendant très-bas.

On remarquait plusieurs robes de tarlatane blanche ou bleue à corsage drapé et à deux jupes brodées jusqu'à la ceinture en dessins dits à roues de filigrane d'argent, et quantité de coiffures à la duchesse en camélias blancs.

Lundi dernier la littérature s'était donné rendez-vous chez M. Antony Béraud. La réunion était nombreuse et brillante. On y remarquait, entre autres notabilités littéraires, MM. Scribe, F. Soulié, Théophile Gauthier, Bayard, Carmouche, Hippolyte Lucas. Les toilettes étaient charmantes de goût et de fraîcheur, et la belle madame Béraud a fait les honneurs de ses élégants salons avec une grâce et une amabilité parfaites.

Mardi, madame la marquise de Clermont-Tonnerre a donné un bal d'enfants : — les petits invités ont joui, dit-on, à cœur joie des plaisirs de cette jolie fête.

Le même jour, un grand bal avait lieu chez M. de Rothschild; nous regrettons de manquer de renseignements sur les toilettes.

Mercredi, madame de Resconi a donné un fort beau concert. Voici l'indication des toilettes :

La maîtresse de la maison : robe de velours noir; berthe de dentelle noire; natte d'or formant diadème, ornée d'un nœud de velours noir tombant sur le côté; belle broche en camée.

Madame la marquise de Tamisier : robe de moire blanche, rayure de satin bouton-d'or; coiffure en diamants.

Madame la baronne de Berthois : robe de moire blanche; coiffure : barbe en dentelle d'Angleterre, retenue par des boutons roses.

Madame la baronne de Noirmont : robe de satin gros-bleu; coiffure cerise et or.

Madame de Blou : robe de moire noire ornée d'une berthe en jais; coiffure : dentelle et fleurs.

Madame Calcutta : robe de taffetas vert-chou; trois volants pareils découpés en festons; corsage froncé, dit à la Vierge; pour coiffure, un bouquet de chaque côté.

Madame la comtesse d'Angosse, fille du pair de France M. Pèdre-Lacaze : robe de velours cramoisi, turban formant la résille, en or.

Madame Bignon : robe gris-perle ornée d'un grand volant noir; coiffée de fleurs et de perles.

Madame Pèdre-Lacaze : robe de velours ponceau; coiffure de fleurs; collier de perles magnifiques.

Madame de Longueville-Clarke : robe de satin gris changeant à deux grands volants de dentelle noire; couronne de framboises ornée de diamants; écharpe de cachemire des Indes brodée d'or.

Madame la marquise de Faudoise : robe de taffetas rose, tunique de tulle pareil, ornée de rubans; coiffée d'une couronne de très-larges feuilles vertes, et un bouquet des mêmes feuilles au corsage.

Lady Paget : robe de poulx de soie jaune-paille, formant la tunique, ornée de dentelles en échelle sur le devant et de nœuds de rubans sur les côtés; coiffure de géraniums rouges.

Madame Paris : robe de velours noir; coiffure en velours ponceau.

Madame Renaud d'Ivry, robe de taffetas rose; coiffure de fleurs.

Madame Klollys : robe de poulx de soie blanc, deux volants pareils; coiffure en guirlande de cerises, et bouquet pareil au corsage.

Madame la vicomtesse Berthier : robe de velours noir; coiffure rose en forme de petit bonnet, ornée de diamants et de fleurs.

Madame la comtesse de Bigny : robe de velours gros vert, berthe de jais pareille.

Mademoiselle Zadeski : robe de soie vert-pomme changeante, berthe garnie de passementerie de soie; deux choux de rubans rose de chaque côté de la tête.

Mademoiselle Cadiou : robe de taffetas bleu, berthe pareille; couronne en filigranes d'argent.

Madame Le Peletier-d'Aunay : robe de soie gros-bleu, trois grands volants de dentelles, berthe pareille; coiffure en bouquets.

Madame de Combes : robe de taffetas blanc ornée de fleurs rouges en bouquets, de chaque

côté de la jupe; berthe de dentelle; coiffure de fleurs rouges.

Madame de Vandeuve : robe de moire blanche; berthe de dentelle; couronne de diamants et fleurs de chaque côté.

Madame la baronne de Latapie : robe de gaze vert d'eau à fond semé de boutons de roses, trois grands volants.

Parmi les personnes qui ont chanté, madame la comtesse d'Indy et ses deux fils, qui ont exécuté un morceau de piano et violon de leur composition, ont fait le plus grand plaisir. — On a remarqué aussi mademoiselle Alessi, M. Mallvezzi et plusieurs amateurs de grand talent.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Coiffure de velours épinglé et dentelle ornée d'une plume. — Robe taffetas d'Italie garnie des côtés en dentelle d'Angleterre et rubans de satin. — Double berthe de dentelle d'Angleterre; bijoux, perles et diamants (nous faisons cette observation, parce que les moyens de coloriage ne permettent pas d'imiter parfaitement les perles et les pierreries).

Capote de soie ornée de dentelle et de rubans. — Robe de pékin rayé garnie de petits velours frappés terminés des côtés par deux petits plis ou boucles.

MAGASINS CHAMBELLAN.

Les magasins de M. Chambellan, à Saint-Joseph, rue Montmartre, commencent à recevoir des taffetas et des étoffes pour toilettes printanières; leur fraîcheur et leur bon goût ne cèdent en rien aux étoffes d'hiver qui ont été et qui sont encore si recherchées dans les beaux magasins de Saint-Joseph. Il y a dans ces vastes galeries de quoi satisfaire aux exigences des femmes les plus difficiles dans le choix de leur parure.

La confection y est aussi l'objet de soins éclairés : on remarque des visites charmantes bordées d'un point de Venise, passementerie fort à la mode, des sorties de bals, des tabliers de soie garnis de velours, de dentelle ou de passementerie.

La lingerie et les étoffes d'ameublement forment aussi une partie considérable de ce vaste bazar de toutes les élégances.

LE PRIX D'UNE CONSULTATION.

I.

LE CHIRURGIEN.

John Abernethy, célèbre chirurgien écossais, après avoir rempli durant toute la journée les devoirs de sa pénible profession, put enfin vers sept heures du soir rentrer dans la jolie petite maison qu'il possédait au centre de Londres.

Tandis que les domestiques décelaient les chevaux fatigués et que la vieille gouvernante Sarah se hâtait de mettre la dernière main aux apprêts du dîner, le docteur se débarrassa de son habit, s'enveloppa d'une bonne et chaude robe de chambre et alla s'asseoir dans son cabinet, près d'un grand feu, devant une table chargée de papiers et de livres.

A peine le maître du logis eut-il paru dans cette pièce que les cris les plus étranges le saluèrent. Un hibou, perché à la manière des perroquets, battit des ailes et vola sur l'épaule d'Abernethy, auquel il prodigua les plus affectueux témoignages d'amitié. Pendant ce temps-là, un grand singe gambadait dans les jambes du vieillard et un chien de Terre-Neuve, animal fort rare en Angleterre au commencement du dix-neuvième siècle, accourait pour faire fête au nouveau venu.

John répondit tendrement à cet accueil amical. Il passa sa main élégante et blanche sur les plumes brunes et sur la grosse tête du hibou, salua d'un « Bonjour, Nick, » le singe, et se pencha pour recevoir le baiser que l'énorme chien se montrait impatient de lui donner, après quoi il s'approcha d'une armoire. A peine eut-il manifesté cette intention et fait un mouvement vers ce meuble, que les cris des animaux recommencèrent plus joyeux et plus perçants que jamais. Le singe glapit, le hibou gémit et le chien de Terre-Neuve, muet comme tous les individus de sa race, tenta, à force de mouvements, de suppléer, par le bruit des meubles qu'il renversait, à la voix que la nature lui a refusée.

Abernethy ouvrit l'armoire et en tira pour le hibou des morceaux de bœuf crû que l'oiseau de proie dévora gloutonnement. Le singe et le chien se partagèrent sans trop de mauvaise foi une poignée de morceaux de sucre que leur maître jeta sur le parquet.

Tandis que le docteur considérait en souriant cette scène, qui l'amusait beaucoup, car le singe, tout en caressant le chien et en affectant une grande loyauté dans le partage, trouvait moyen de flibuster, illégalement et à la dérobée, trois ou quatre morceaux de sucre, quelque chose parut remuer sur la pendule de Boule qui décorait la cheminée; il semblait que les ornements de cette pendule se déroulaient d'eux-mêmes comme un long ruban vivant. En effet, une magnifique couleuvre d'Esculape avec sa robe verte, diaprée du jaune le plus éclatant, quittait la campanille de la pendule autour de laquelle elle dormait naguère enroulée, et venait au docteur, non sans lancer rapidement hors de sa gueule sa petite langue noire et fourchue.

« Ah! vous voilà, Psylla, dit-il en étendant vers le serpent un bras que l'animal noua aussitôt de ses replis élégants, vous voilà, jalouse! Quoiqu'il soit tard, et l'heure du sommeil pour

vous, vous vous réveillez et vous voulez aussi votre part de caresses?

En effet, comme s'il eût compris les paroles du docteur, le reptile entoura de ses nœuds d'émeraude le cou d'Abernethy, et vint effleurer les lèvres du vieillard de sa grosse tête, qui semblait une pierre précieuse, tant la lumière chatoyait richement sur les écailles ciselées qui la couronnaient.

Le docteur s'amusa quelque temps encore des ébats de sa ménagerie. Puis tout à coup il frappa de sa canne sur le parquet et cria :

« Chacun chez soi, il faut que je travaille. »

Aussitôt le gros chien alla docilement reprendre, sur une peau d'ours, la place qu'il y occupait naguère; le hibou l'imita, et se percha sur son bâton, où il acheva de manger une bribe de viande qu'il tenait dans une de ses pattes. Le singe aurait bien voulu gambader encore. Il regarda son maître, fit une joyeuse grimace, se gratta le dos et montra ses dents blanches. Mais rien ne parvint à dérider le front sévère du maître. Il fallut obéir et se retirer. Il le fit, mais lentement, et se donna pour consolation la joie de se placer de manière à pouvoir arracher, sans qu'il l'aperçût, quelques poils de la queue du chien.

Le serpent seul semblait ne pas avoir entendu l'ordre de la retraite. Abernethy siffla d'une certaine façon. Aussitôt la couleuvre dressa la tête, donna un nouveau baiser au docteur et, sans cesser de se tenir par l'extrémité de la queue au bras de son maître, s'élança sur la cheminée par un mouvement brusque et rapide. Une fois sa tête accrochée à la pendule, elle se hissa avec la lenteur solennelle qui caractérise les reptiles, se plaça autour de la campanille, et s'enroula peu à peu. On aurait pu la prendre pour un bloc de marbre vert semé d'or, sans l'éclat fauve et scintillant de ses deux yeux attachés sur Abernethy et qui semblaient suivre tous ses mouvements.

Un silence profond et absolu s'établit alors dans le cabinet. Le bruit des feuillets des livres que tournait le docteur, ou le grincement de ses plumes sur le papier, se faisaient seuls entendre. Parfois le ronflement du charbon, qui brûlait dans la cheminée, se formulait en léger murmure. Parfois encore Nick, le singe, soulevait la tête et laissait échapper un soupir, mais il n'osait pas hasarder un mouvement plus décisif; il finit par fermer les yeux et s'endormit comme ses compagnons.

Une heure après, la gouvernante Sarah entr'ouvrit la porte du cabinet et dit :

« Le dîner de monsieur est servi. »

Absorbé par l'idée qu'il exprimait, Abernethy n'entendit rien et ne quitta pas sa plume.

« Le dîner de monsieur est servi, répéta la digne femme, sans obtenir plus d'attention de la part de celui à qui elle s'adressait.

Elle laissa écouler quelques secondes encore, et renouvela, sans impatience et sans élever davantage la voix, l'avis qu'elle donnait pour la troisième fois.

Abernethy continua à écrire encore durant trois ou quatre minutes; puis posant sa plume et saisissant une sonnette qu'il se mit à agiter violemment :

« On me fera donc toujours attendre mon dîner? s'écria-t-il. L'enfer confonde les vieilles femmes inexactes ! »

En disant ces paroles, il se retourna et aperçut mistress Sarah debout derrière lui et une serviette à la main. La digne femme ne chercha point à se justifier du reproche injuste que lui adressait son maître; elle marcha triomphalement en silence devant lui. Aussitôt le singe fit une gambade extraordinaire, le chien se leva et s'étira, le hibou prit sa volée, et la couleuvre se hâta de quitter sa pendule.

Tous ces convives entrèrent à la fois dans la salle à manger. Le hibou prit place sur le dossier d'une chaise, le chien s'assit à la droite du docteur, le serpent se glissa sur la table et s'enroula autour d'un flambeau, en face d'une tasse de lait et de thé; le singe s'élança effrontément sur une chaise et s'empara plus effrontément encore d'une assiette et d'une fourchette. Mistress Sarah voulut réprimer cette audace; mais le rusé Nick prit aussitôt une attitude si bouffonne, que la vieille femme ne put s'empêcher de sourire. Faire rire la grave gouvernante, c'était avoir plus que gain de cause. Nick jugea donc à propos de se montrer plus audacieux encore, et il plaça au bout de sa fourchette une grosse pomme de terre rôtie, qu'il dégusta lentement, car elle était brûlante.

« Monsieur sortira-t-il ce soir? demanda mistress Sarah, tandis que le docteur faisait honneur à une succulente tranche de bœuf rôti.

— Sortir! moi, ce soir! vous n'entendez donc pas, mistress Sarah, la pluie qui tombe par torrents et le vent du nord qui fouette nos vitres? Sortir! pensez-vous, mistress, que je n'aie point suffisamment rempli les devoirs de ma profession en me mettant en route dès cinq heures du matin, et en ne rentrant chez moi qu'à sept heures du soir?

— Ce serait me montrer en opposition avec les prières que j'adresse chaque jour à mon digne maître, pour qu'il prenne moins de fatigues et qu'il ménage mieux sa santé.

— Voilà bien les femmes, gronda-t-il. Oui, n'est-ce pas, il faudrait, pour vous complaire, choisir parmi mes clients ceux qui payent plus richement que les autres et négliger les pauvres?

— Loin de là, monsieur; je vous ai souvent, au contraire, demandé...

— Ah! je comprends! vous voudriez que je ne m'occupasse que des mendiants et des ouvriers!

interrompit le docteur décidé à gronder. Ce serait un bon moyen de suffire aux lourdes dépenses de ma maison ; car on dépense ici sans réserve, mistress Sarah, et certes on pourrait, avec de l'économie et de l'ordre, la régler d'une manière moins coûteuse. »

A cet injuste reproche, la bonne femme ne put cacher une larme qui tombait sur ses vieilles joues.

« Bon, voilà que vous pleurez ! Au diable votre sensibilité ! Vous allez prendre au sérieux, n'est-ce pas, une parole brusque et irréfléchie, comme si vous ne deviez pas depuis longtemps avoir pris l'habitude de mes boutades ? Devrais-je vous répéter, pour la millième fois, que je vous reconnais pour la plus intelligente et pour la plus probe gouvernante des trois royaumes ? Mistress Sarah Sanderson, versez-moi encore un verre d'eau-de-vie, et que la paix soit signée ! »

Il tendit gaiement son verre. La vieille femme, au lieu de le remplir, se hâta d'emporter le flacon et le renferma dans un buffet.

« Je vous ai demandé un verre d'eau-de-vie, s'écria Abernethy.

— Monsieur le docteur en a déjà bu deux ; un troisième lui ferait mal.

— Eh quoi ! une vieille femme me morigénera impudemment et me donnera des leçons d'hygiène ?

— Monsieur le docteur aime à se comparer au poteau de la poste, qui indique le chemin et qui n'y va jamais.

— Je ne suis donc plus maître chez moi ? cria le bourru mécontent de se voir battu par ses propres armes. Versez-moi de l'eau-de-vie, ou sortez de chez moi. Obéissez, je le veux, je l'ordonne. »

Mistress Sarah alla prendre le flacon dans l'armoire, le plaça en face de son maître, et faisant une profonde révérence :

« Puisque monsieur le docteur me chasse de chez lui, je quitte la maison, » dit-elle.

Abernethy commençait à remplir son verre. Il s'arrêta ; et, donnant au singe la liqueur qu'il s'était versée :

« Allons, dit-il, il faut obéir. C'était bien la peine de rester garçon pour ne point compromettre ma liberté : me voici l'esclave du plus entêté jupon que je connaisse. Faisons la paix, mistress. »

Il se leva pour passer dans son cabinet. Le chien le suivit, et le singe le précéda ; la couleuvre, qui avait bu à diverses reprises dans la tasse de lait et de thé, se laissa glisser sur le tapis et rampa doucement jusqu'au foyer, dont la chaleur l'endormit presque aussitôt. Le hibou jugea à propos de rester dans la salle à manger et de s'emparer de ce qui pouvait lui convenir dans le dessert.

« Quelle bonne soirée je vais passer ici, au coin du feu ! » dit le docteur en échangeant ses souliers à boucles d'or contre une paire de larges pontouffles.

En ce moment un domestique entra.

« Voici deux lettres très-pressées que l'on apporte à monsieur le docteur. »

Abernethy déchira les enveloppes et lut :

« Monsieur, je suis gravement malade, les médecins que j'ai consultés jusqu'à ce jour n'entendent rien à ma maladie, j'ai recours à vous et vous prie de passer chez moi ce soir même.

» JOHN ELWES. »

« Ah ! vous croyez que je vais me déranger pour vous, célèbre avare, s'écria Abernethy, vous pensez sans doute que j'ignore comment vous avez payé mon digne maître Hunter. Je vais vous guérir du désir de m'avoir pour médecin. »

Il écrivit au bas de la lettre :

« Le docteur Abernethy ne peut faire de visite à l'honorable M. Elwes qu'au prix de cinquante livres sterling. »

« Remettez cette lettre au domestique qui l'a apportée, dit-il.

— Ce n'est point un domestique, mais une vieille femme en haillons, » répliqua le valet de chambre du docteur.

Abernethy venait de décacheter la seconde lettre. A peine eut-il lu ce qu'elle contenait, qu'il témoigna la plus vive émotion...

« Vite, ordonna-t-il, vite, mes chevaux à la voiture. Il faut que je sorte sur-le-champ. »

Et dans son impatience, il jeta sa robe de chambre et ses pantouffles, se hâta de passer sa redingote, et chaussa de nouveau ses gros souliers à boucles.

« Au diable soient les domestiques, avec leurs insupportables lenteurs, s'écria-il en se livrant à son impatience habituelle, je devrais déjà être arrivé près de cette pauvre jeune fille. »

Il descendit dans la cour, fit hâter le cocher, s'élança dans la voiture avant même qu'elle ne fût tout à fait attelée, et ne cessa de tempêter qu'après être parti au grand galop de ses deux excellents chevaux.

Ce fut dans la plus pauvre et la plus malsaine partie de la cité qu'il donna seulement l'ordre d'arrêter. Il ne mit pas à descendre de voiture moins de vivacité qu'il n'en avait témoigné pour y monter. Il heurta vivement le marteau de la porte, et se trouva dans un corridor sombre, en face d'un escalier étroit et tortueux, qu'il escalada tout d'une haleine avec une vivacité juvénile. Sans se faire annoncer, sans même frapper, il ouvrit une petite porte qui fermait les combles. Là, la scène la plus triste s'offrit à ses yeux. Une jeune fille, pâle, mourante, et en proie à des convulsions, était entourée d'une vieille femme

et de deux jeunes filles en pleurs qui s'efforçaient en vain d'apaiser ses souffrances. Elles jetèrent un cri d'espoir à la vue du docteur.

« Béni soit Dieu qui vous envoie, » dit la mère en essuyant ses larmes.

Le docteur, avec la brusquerie bizarre qui le caractérisait, avança silencieusement près du lit de la malade et jeta sur elle un coup d'œil rapide. Sa grosse figure bourgeonnée exprima aussitôt une inquiétude et une surprise douloureuses. Il écrivit à la hâte une prescription, et fit signe qu'on le laissât seul avec la malade. Quand on lui eut obéi, il prit la main de la jeune fille, et lui dit en adoucissant l'âpreté de sa grosse voix :

« Miss Lucy, vous vous êtes empoisonnée avec de l'opium. »

Elle cacha son visage dans ses mains et se prit à pleurer amèrement sans répondre.

« Depuis quand la fille du pieux ministre Griffith a-t-elle oublié les saints préceptes que lui a enseignés son père appelé parmi les élus du Seigneur? continua-t-il. Je vous ai vue supporter le travail et la pauvreté avec une résignation toute chrétienne; le malheur vous a frappée sans vous abattre, un chagrin de cœur a pu seul vous faire oublier vos devoirs envers Dieu.

— La mort n'est-elle pas préférable au déshonneur? s'écria-t-elle. Un jeune homme m'avait demandée en mariage à ma mère, ma mère m'avait permis de le regarder comme mon fiancé. Ce mariage avait, disait-il, l'assentiment de sa famille... Hier, le père de Georges est venu durement reprocher à ma mère ce qu'il appelait sans pitié sa ridicule confiance : jamais mon fils ne sera le mari de votre fille, a-t-il ajouté. Georges est déjà à bord du vaisseau qui doit l'emmener, avant huit jours, dans l'Inde. Vous le voyez bien, il ne me restait qu'à mourir.

— Il vous restait à venir me trouver, à me confier vos chagrins et à espérer en Dieu et en moi. Comment se nomme le père de votre fiancé?

— Sir John Elwes, membre du parlement.

— Ah ! ah ! sir John, je vous amènerai bientôt à la raison, dit le docteur en se frottant les mains. Rassurez-vous, mon enfant, avant trois mois vous serez mariée au fiancé que vous pleurez. »

Elle souleva la tête et le considéra avec un regard où se lisaient à la fois l'espoir et la défiance.

« Abernethy n'a jamais fait une promesse qu'il ne puisse tenir, répliqua solennellement le vieux médecin : espérez et croyez en moi ! grâce à Dieu, votre état ne présente aucun danger. La dose de laudanum que vous avez bue ne saurait produire d'effets funestes, et cette potion que vous allez prendre dissipera bientôt tous les symptômes fâcheux que vous éprouvez. Je reviendrai vous voir demain : au revoir. »

Il fit signe de rentrer à la mère et aux sœurs de Lucy.

« Demain, cette jeune fille ne se ressentira plus de son indisposition, dit-il : j'en ai tellement la certitude, que je viens de lui commander pour une de mes clientes deux fauteuils en tapisserie. Voici douze guinées d'à-compte sur le prix de ces broderies; bonsoir. »

Il remonta dans sa voiture et regagna son logis, où son chien, son hibou, sa couleuvre et mistress Sarah lui firent, comme d'habitude, le plus tendre accueil.

(La suite au prochain Numéro.)

S.-HENRI BERTHOUD.

Causeries.

* Je ne comprends plus rien à M. Cornet, de Caen. L'année dernière, il avait paru vouloir accorder une récompense à la littérature ancienne, en donnant le nom de *Père Goriot* au bœuf gras de mil huit cent quarante-cinq; le bœuf gras, ce grand acteur d'une comédie annuelle!

C'était une noble idée à laquelle avaient applaudi tous les cœurs sensibles, toutes les âmes délicates.

Tout à coup M. Cornet de Caen renonce à cette idée; il se donne un démenti à lui-même, il se jette à corps perdu dans l'actualité, il renonce au passé en faveur du présent.

Il y avait quelque chose de touchant et de pieux dans ce souvenir donné par un engraisseur de bœufs à un des plus grands succès littéraires des temps anciens. M. Cornet de Caen devançait ainsi la postérité. Quand je sus que le bœuf gras de l'année dernière s'appelait le *Père Goriot*, je crus que j'allais pleurer comme un veau.

Heureusement je parvins à dompter mon attendrissement.

Hélas ! M. Cornet n'a pas su résister à l'entraînement général; il a voulu, lui aussi, flatter le succès; la vogue l'a aveuglé; il a intitulé son bœuf *Dagobert*, en souvenir du *Juif-Errant*.

Et remarquez combien ce titre est mauvais!

Qu'est-ce que *Dagobert*? Un vieux troupiier maigre, sec, décharné; un dur à cuir en un mot. Quelle coïncidence pour un bœuf gras!

J'ai toujours cru à l'influence des noms sur le moral des hommes et des bêtes.

Voyez-vous le bœuf gras portant des moustaches grises, un bonnet de police, une redingote garde-impériale et des guêtres jusqu'au genou; le bœuf gras déguisé en souvenir intime du temps de l'Empire!

Je n'admets pas qu'un bœuf gras puisse s'appeler *Dagobert*; un bœuf maigre, à la bonne heure!

Non, monsieur Cornet de Caen, votre inspiration n'a pas été heureuse. Vous n'avez point fait appel à cet exquis sentiment littéraire qui vous distingue ordinairement. Vous aviez à votre côté le personnage, le nom, le succès qui convenaient précisément à votre bœuf gras, et vous ne les avez point vus.

Savez-vous comment il fallait nommer votre bœuf gras? *Porthos*, oui, monsieur, *Porthos*. Le bœuf gras de cette année devait forcément s'appeler *Porthos*.

Revenez, il en est temps encore, sur votre première décision. Faites rebaptiser le prix d'honneur sorti de votre institution; oublions *Dagobert* et saluons *Porthos*, le plus mousquetaire de tous les bœufs, le plus bœuf de tous les mousquetaires.

* Mademoiselle Eugénie Korn donnera le samedi soir,

28 courant, dans la salle Herz, un grand concert auquel concourront MM. Géraldy, Alexis Dupont, Planque, Offenbach, Verroust, Maurin, mesdames Mondutaigny, D. Beaucé-Ugalde. Tous les amateurs de musique qui ont assisté aux concerts précédents de mademoiselle Korn sauront avec empressement l'occasion de l'applaudir de nouveau; ceux qui ne l'ont pas encore entendue voudront juger par eux-mêmes du talent de cette éminente artiste.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* L'Odéon donne en ce moment tous ses soins à la mise en scène d'*Agnès de Méranie*. A propos de cette tragédie on en a citée une autre de M. Amédée de Césena, qui portait le même titre et qui a été imprimée. On aurait pu ajouter que, sous la Restauration, le même sujet avait été traité deux fois. Les auteurs étaient MM. Bert et Léon Thiessé : l'ouvrage de l'un a été arrêté par la

censure, celui de l'autre a eu quelques représentations. Mais M. Ponsard ne sera pas moins heureux avec *Agnès de Méranie* qu'avec *Lucrèce*. Sa *Lucrèce* a fait oublier toutes ses devancières; son *Agnès* aura le même bonheur. — M. Pagnerre, éditeur, vient de traiter avec Félix Pyat pour la publication de *Diogène*. Cette pièce n'aura pas moins de succès à la lecture qu'à la représentation.

* On se figurerait difficilement un rôle qui convint mieux au talent vrai, simple et naturel de mademoiselle Rose Chéri, que celui de Thérèse dans *la Mère de famille*. Ce gracieux tableau d'intérieur est illuminé par les éclats de la gaieté d'Achard fort bien placé dans le rôle d'Isidore, qui rentre tout à fait dans la spécialité qu'il a su se créer au théâtre. — L'engagement de Bressant est de vingt mille francs par an. C'est assez dire l'importance que le Gymnase attache à sa nouvelle acquisition. Bressant, quand il a quitté Paris, était un amoureux d'une grande élégance; on dit qu'il est devenu tout à fait grand comédien.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

La femme, nappe à changer, carde puise ais, vèle, fût toujours à vide, du fruit, D fendu.
(La femme n'a pas changé, car depuis Ève elle fut toujours avide du fruit défendu.)

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

Nouveautés. Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaître l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infaillible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal. Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4^{er} étage.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Fleurs naturelles, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.